**18 juin 2025 (éléments de langage)**

Le 10 mai 1940 la Belgique est envahie.

Quatre jours plus tard les blindés allemands percent le front français.

Le 17 juin, le maréchal Pétain demande l’armistice à l’Allemagne nazie et enjoint les Français de cesser le combat.

Le maréchal a fait le choix entre la guerre et le déshonneur.

Il a choisi le déshonneur.

Il a eu la défaite et la honte.

En réaction à la demande de l’armistice, un soldat du nom de Charles De Gaulle, âgé de 49 ans, sous-secrétaire d’Etat à la guerre, se dresse face au Maréchal Pétain.

Il est condamné à mort par le gouvernement de Vichy pour désobéissance à l’armée, au nom de l’honneur et « ***d’une certaine idée de la France ».***

IL considère en effet que rien n’est perdu, il veut continuer à lutter, il gagne la Grande Bretagne à bord d’un avion, et le 18 juin 1940 « ***invite les officiers et les soldats français à se mettre en rapport avec lui, considérant que la flamme de la résistance française ne doit pas s’éteindre et ne s’éteindra pas »***

 ***\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\****

A travers cette commémoration de l’appel lancé par le général De Gaulle le 18 juin 1940

Nous célébrons donc le choix, non pas des « passions tristes », mais celui de l’honneur, de la résistance et du refus de la soumission.

Nous célébrons l’heure du rebelle qui refusa la défaite.

L’homme qui a dit NON.

Non aux doctrines de l’état-major.

Non à l’armistice demandé à l’Allemagne.

Nous célébrons un homme qui occupe désormais, dans l’imaginaire collectif, la place de cette clé de voute que l’on ajoute pour que l’ensemble d’un édifice tienne debout.

Un homme qui avait une haute idée de la politique, celle qui s’écrit avec un P majuscule, au service de l’intérêt général, au service de la France et des Français.

 \*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

Quatre-vingt-cinq ans plus tard, alors que la vie politique française, tel un canard sans tête qui gigotte et galope dans tous les sens, s’est installée entre vertige et désinvolture dans une bulle faite de postures et de formules rhétoriques déconnectées des attentes des Français, l’appel du 18 juin 1940 prend toute la force d’un acte symbolique à méditer.

Un acte symbolique qui révèle la face espiègle de ce paradoxe amoureux qui lie la France et les Etats-Unis d’Amérique.

Un paradoxe entretenu et sans cesse renouvelé, tel que l’accueil, en ce jour de commémoration de l’appel du 18 juin 1940, de la reconstitution d’un camp militaire américain dans le parc de la mairie.

Il est en effet de notoriété publique que si Winston Churchill, premier ministre britannique, appréciait la détermination du général, le président Franklin Roosevelt se méfiait du Français réfugié à Londres. Plus tard, les administrations américaines successives feront d’ailleurs feu de tout bois - des manipulations médiatiques jusqu’aux financements clandestins - pour s’opposer au général De Gaulle.

Mais, comme dans toute relation amoureuse il y a dans la geste gaulliste, de la fougue, de la passion et du conflit comme pour mieux affirmer l’amitié complice dans l’indépendance.

Car, quels que soient parfois les désaccords passagers entre nos deux pays, nulle n’a le droit d’oublier aujourd’hui tous ces jeunes soldats américains qui sont venus le 6 juin 1944, mourir à Omaha Beach accompagnés des « ***sanglots longs des violons de l’automne***», ces vers de Verlaine qui annonçaient le débarquement auquel répondaient les Français engagés dans la Résistance.

Et si l’on veut bien oublier l’agacement que suscite aujourd’hui le qualificatif « gaullisme » par ceux qui confondent une admiration de jeunesse avec une certaine cohérence fondée sur la souveraineté du peuple et l’indépendance nationale - tout ce que les partis qui se réclament du gaullisme, ont allègrement bradé au conformisme et à l’opportunisme – alors, au-delà de l’agacement, nous retrouvons à travers l’appel du 18 juin l’écho des ***« Jours Heureux ».***

Cet écho du « ***Conseil National de la Résistance*** », crée en 1943 sous l’impulsion de Jean Moulin, dont De Gaulle avait fait son représentant.

C’est-à-dire l’écho de : *«****la seule querelle qui vaille, celle de l’homme. Car c’est l’homme qu’il s’agit de sauver, de* *faire vivre et développer*** », comme le général devenu président de la République française le redira plus tard, le 25 mars 1959, dans une conférence de presse au palais de l’Elysée.

Nous retrouvons l’écho de la reconstruction de la République, de la démocratie et de son modèle social. Une résolution politique et morale, une notion aiguë de la continuité historique de la nation et d’un pouvoir enraciné dans la volonté populaire, à l’opposé de la monarchie technocratique qui nous gouverne aujourd’hui.

Et si, comme le soulignait Charles De Gaulle « ***la politique quand elle est un art et un service, non point une exploitation, c’est une action pour un idéal, à travers de***s ***réalités*** », « ***une affaire de récit et de valeurs*** », l’appel du 18 juin 1940 devrait donc faire comprendre à nos dirigeants que face à la dévaluation de l’Etat et au retour du tribal, l’heure n’est pas à sécuriser l’enfer, mais à avoir le courage, l’honnêteté morale et intellectuelle ,de servir l’intérêt général et donc de suivre l’exemple du général De Gaulle :

* Dire non à tout ce qui divise.
* Dire non à tout ce qui abaisse.
* Dire non à l’étendard des fausses colères.
* Dire non à la démagogie et aux effets de tribune.
* Dire non à l’oubli des valeurs républicaines.

Sinon, la prophétie énoncée par Régis Debray au journaliste qui l’interrogeait se réalisera, « ***le désert des valeurs fera sortir les couteaux*** » et l’article numéro deux de la Déclaration des droits de l’Homme et du Citoyen de 1789 sera définitivement vidé de son sens.

C’est pourquoi, commémorer l’appel du 18 juin 1940 et méditer la leçon morale et intellectuelle qu’il révèle est fondamental pour éviter de faire le lit de la haine, du clanisme et de la jubilation à détruire dont l’actualité nous apporte jour après jour des illustrations nouvelles.

N’oublions jamais que le passé parle continuellement au présent.

Sachons l’écouter et en tirer la leçon.

Je vous remercie pour votre attention.

Henri Baile ( seul le prononcé fait foi )